

# Thésy

Vendredi 20 octobre 2017, église Saint Pantaléon, Commercy

Selon la formule consacrée, Thésy n'est plus.

En réalité, elle *est*, plus que jamais, et ce aux différentes étapes de sa vie, qui toutes s'écrivent au présent. Et aujourd'hui c'est elle qui nous rassemble ici.

Il y a le petit enfant.

Le croira-t-on ? A l'époque, elle est agitée et capricieuse ; et de très vieux Commerciens nous ont décrit cette scène où la petite fille, la main dans celle de son grand-père Albert, le violoniste-horloger, pique une colère homérique devant la devanture du pâtissier Artz, au bas de la Place de l'Hôtel de Ville, trépignant face au gâteau convoité.

C'est cependant la même qui, à trois ans, joue déjà correctement, avec une justesse et une tenue impeccables, le Pont d'Avignon et autres chansons françaises, avec mimiques, sur son tout petit violon, à la grande fierté d'un père avec qui va s'établir une merveilleuse connivence, connivence qui ne fera que s'enraciner, jusqu'au drame du départ précoce, à 51 ans, de ce père aimé.

Puis il y a l'enfant, que son violon ne quittera plus, grandissant avec elle, et qui fréquente successivement l'école Jeanne d'Arc puis le collège Henri Vogt. Devenue sage, c'est maintenant une élève modèle, à l'aise devant ses compositions françaises, mais tout autant sur la patinoire des près inondés-gelés de Vignot, ou sur le court de tennis des Roises. C'est cependant le violon qui domine dans sa journée, laquelle débute inmanquablement, avant le petit-déjeuner, par les  $\frac{3}{4}$  d'heures matinales d'exercices, sous la direction exigeante de l'excellente violoniste et professeur qu'est Mammie, sa maman. Exercices, mais aussi concertos dont celui de Bach à deux violons, en ré mineur, qu'elle jouera si souvent avec elle, par exemple à 7 ans lors d'un grand mariage à Nancy.

Et voici la jeune fille qui, baccalauréat en poche, part en 1946 pour Paris (un Paris de juste après-guerre où, l'hiver, transie, elle travaille son violon dans un local sans chauffage), au grand étonnement, pour ne pas dire mini-scandale, des amis Commerciens pour qui Nancy était la destination normale des jeunes Meusiens. « Comment, Paris ? Mais, Madame Quéré, vous y pensez ? » Madame Quéré y pense d'autant plus qu'elle aurait tant aimé, elle-même, y compléter sa formation violonistique ; et que, à l'époque, l'âge d'une bachelière excluait en pratique l'entrée au Conservatoire de Paris qui recrutait plutôt vers 12-14 ans, alors que, au contraire, l'École Normale de musique, d'Alfred Cortot, donnait la priorité aux bacheliers. Et que, pour ses parents, c'était là un point essentiel.

Se succéderont alors la Licence d'Enseignement puis la Licence de Concert et le début d'une série de récitals, Paris et province, sonates, quatuor à cordes etc. Amusée, elle nous racontait cette curieuse séance où, à la demande de Cortot, elle avait joué sept fois de suite, en tout ou partie, le Concerto de Mendelssohn à l'occasion d'un concours international de chefs d'orchestre, contrainte qu'elle était de s'adapter dans l'instant au style de chacun des candidats.

En parallèle elle prépare et réussit le concours de professeur de musique, l'équivalent de l'Agrégation, qui la fera exercer avec bonheur, et comme en apostolat, le beau métier de professeur, notamment dans les lycées de Rouen et de Nancy.

Et la voici mariée, Michel entrant dans sa vie et celle-ci, la vie, l'entraînant en divers lieux, Baccarat, la Réunion, Rouen, Forbach, Tulle, Metz, puis Charenton et Commercy, et surtout lui donnant ses quatre enfants et, plus tard, ses vingt petits-enfants et ses quatre arrière-petits-enfants – une source d'ineffables joies – presque tous présents aujourd'hui. Presque tous sauf Véronique, le choc terrible de son décès, il y a 6 ans, pouvant bien avoir été à l'origine du mal qui vient d'avoir raison d'elle.

C'est cette épouse, cette mère, cette sœur, cette grand'mère, cette tante, cette parente, cette amie qui est là, bien présente dans nos cœurs, une femme qui a illuminé la vie de nombre d'entre nous...

- ... par ce pétilllement et cette ardeur qui nous donnaient, par exemple, de recevoir d'elle de passionnantes lettres de six ou huit pages, bourrées de nouvelles, de récits, mais aussi d'idées et de traits d'esprit,

- par la diversité de ses talents et notamment celui de comédienne (Ah, la vivacité printanière et malicieuse des soubrettes de Marivaux !) ou celui de conteuse (Ah, ces récits improvisés, soutenus par le violon, offerts aux malades des hôpitaux !),

- par cette intelligence de la vie, où la bienveillance – qui comprend et tolère – tempérerait toujours la lucidité, elle qui dévoile la vérité, parfois rude, des êtres ou des situations,

- par ce besoin d'ouvrir l'Autre à la beauté, inondée de joie qu'elle était lorsqu'une élève, enfermée dans le silence de sa prison intérieure, fondait soudain en larmes à l'audition d'une phrase de Vivaldi qu'elle lui faisait entendre,

- inversement par le scandale, pour elle, de ces portes que l'on ferme à une jeunesse en besoin ; ainsi de cette phrase affreuse qu'on lui avait un jour lancée : « Mais Thérèse, en fait, vos cours de musique, c'est de la confiture aux cochons », phrase qui l'avait durablement meurtrie au plus intime, piétinant tout ce à quoi elle croyait,

- par cette foi, enfin, qui la ramenait invariablement à l'essentiel tangible des grandes paraboles évangéliques, celle par exemple du Samaritain, cet étranger voyageur qui se révèle être le vrai prochain, ou celle de la prostituée, la pécheresse que Jésus se refuse à condamner.

C'est tout cela que Thésy nous donne aujourd'hui à interioriser et qui nous émeut tant.

C'est tout cela qui doit nous aider à vivre à sa suite.